Document generated on 06/03/2025 5:23 a.m.

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Du bon usage de la passion

Douces Colères. Journal de Gil Courtemanche, Montréal, VLB éditeur, 1989, 157 p.

Michel Gaulin

Number 55, Fall 1989

URI: https://id.erudit.org/iderudit/39137ac

See table of contents

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)
1923-239X (digital)

Explore this journal

Cite this review

Gaulin, M. (1989). Review of [Du bon usage de la passion / *Douces Colères. Journal* de Gil Courtemanche, Montréal, VLB éditeur, 1989, 157 p.] *Lettres québécoises*, (55), 41–42.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1989

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

par Michel Gaulin

Du bon usage de la passion

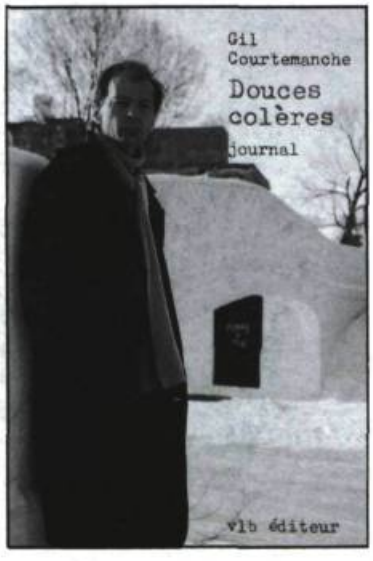
Douces Colères. Journal de Gil Courtemanche, Montréal, VLB éditeur, 1989, 157 p.

Le milieu de la quarantaine est souvent, dit-on, le temps des bilans. C'est à ce genre d'exercice que se livre Gil Courtemanche dans *Douces Colères*.

À quarante-cinq ans, Courtemanche est un journaliste chevronné qui a tâté de tous les aspects du métier, depuis les grands quotidiens montréalais (*La Presse, Le Devoir*, le défunt *Jour*), jusqu'aux grandes «boîtes» de l'image (Radio-Canada, Radio-Québec), en passant par les points chauds du globe (le Liban, notamment), sans oublier la politique (campagne de René Lévesque dans Laurier en 1960; poste de permanent puis de membre de l'exécutif au NPD).

Mais, le temps d'une campagne électorale, celle de l'automne 1988, Courtemanche sent le besoin de s'arrêter, de prendre du recul pour réfléchir sur l'éternelle «question nationale», le genre de société que nous nous sommes façonnée au cours des quelque trente dernières années et, à un plan plus personnel, ce que son métier de journaliste lui a appris sur la vie et l'ordre des choses. Entre le 1er octobre donc, date de l'annonce de l'élection par le premier ministre Mulroney, et le 21 novembre, date du scrutin, Courtemanche consigne, au jour le jour, dans des pages de journal, ses impressions, réflexions, observations.

Le libre-échange, enjeu déclaré de l'élection, sert de thème sous-jacent au livre, avec, comme en écho, un autre enjeu, celui de la question référendaire de 1980 : deux moments de vérité où une société est appelée à faire un choix qui engage l'avenir. Moments où la tentation est grande d'opter pour les solutions simplistes plutôt que pour celles qui, comportant davantage de risques,



sont sans doute aussi plus créatrices. Favorable à la souveraineté lors du référendum, mais opposé au libre-échange en 1988, Courtemanche n'a guère confiance en la capacité des Canadiens, pas plus qu'en celle des Québécois naguère, de choisir l'effort dès lors que la facilité est à portée de la main. Au moins, fait observer Courtemanche, la décision relative à la souveraineté aura été prise après plus de cent ans de réflexion et de débats, alors que le saut dans l'inconnu du libre-échange aura été conclu en quatre années à peine.

Douces Colères est un plaidoyer pour un retour au sens de l'énergie morale, à la capacité de s'indigner, en un mot, un plaidoyer pour un retour à la passion. Courtemanche dénonce avec vigueur la paresse intellectuelle, l'instinct de démission qui se sont emparés non seulement du monde des communications, qui est celui qu'il connaît le mieux, mais aussi, généralement parlant, de toute la société, malade de la sclérose engendrée par les simplismes, ceux de droite comme ceux de gauche.

Courtemanche s'attarde longuement à la notion de passion, en laquelle il voit la source de cette énergie à laquelle il prône un retour : «on n'a de passions, dit-il, que celles que l'on accepte et aime» (p. 39). Ses passions à lui, ce sont, journalisme oblige, la recherche des faits; mais aussi l'école et la langue, ces deux fondements de l'âme collective d'un peuple, et qui ont eu beaucoup à souffrir, ces trente dernières années, l'une de la tendance au changement pour le changement, l'autre du vent de laisser-aller qui souffle partout et sur tout. Ainsi, constate Courtemanche, le jeune homme de sa génération, au plateau Mont-Royal, disait «J'ai des problèmes avec mon muffler», tandis que celui d'aujourd'hui dira bien davantage «C'est pour le muffler, comme, t'sé. Y marche pu». Et ce, à l'ère des «enseignants péquistes partisans de l'unilinguisme absolu» (p. 26).

Mais la passion, Courtemanche en est conscient, a aussi son côté négatif en ce qu'elle peut conduire à des excès. Tout au long de son livre, Courtemanche s'interroge donc sur des concepts tels la tolérance et l'intolérance, ou encore la marginalité. Ainsi, les revendications du Mouvement Québec français en faveur de l'unilinguisme intégral ne lui paraissent pas seulement manquer de réalisme et s'opposer aux principes mêmes de l'esprit démocratique, mais également être entachées de cette intolérance qui peut mener à des déviations comme la xénophobie, quand ce n'est pas le racisme. De même, il y a la bonne marginalité, celle de Michel Tremblay, par exemple, proclamant par son œuvre le droit à la différence (p. 49), comme il y a la marginalité négative, celle d'un Hans Marotte, «ce jeune ‹punk› de la langue» (p. 90) en qui Courtemanche voit le symbole de la violence avec laquelle certains groupuscules, qu'ils aient nom syndicats, parents intégristes, ou universitaires outremontais, tentent d'im-

poser à l'ensemble de la société leur conception des choses.

Courtemanche ne fait pas mystère de ses convictions en faveur de la souveraineté du Québec et de sa déception conséquente à l'échec référendaire. Mais il adhère aux principes du processus démocratique et est prêt à accepter, en conséquence, les choix de la majorité. Il ne croit pas aux tentatives futiles de «sauver les autres malgré eux» (p. 128). Mieux vaut, selon lui, laisser derrière soi les vieux problèmes, les batailles perdues, les contentieux du passé. La vie n'attendra pas éternellement que nous résolvions nos états d'âme. Courtemanche souhaite que le Québec sorte du vase clos où il s'est trop longtemps complu. Canadien «par défaut» (p. 155), il n'en voudrait pas moins que ce pays qu'on lui a imposé profite mieux qu'il ne le fait à l'heure actuelle des avantages que lui confère son statut de petite puissance. Quoique pour ce faire, il lui faudrait l'énergie nécessaire pour passer de la parole aux actes...

J'ai dit plus haut que cette expérience du journal était pour Courtemanche l'occasion de faire un bilan personnel. Les pages ne manquent pas, ici, où l'auteur se livre à un exercice d'autocritique. C'est ainsi qu'il avoue avec candeur avoir fait partie du «village de complaisants et de paresseux» qui crurent à la «libération» de Saïgon ou au pacifisme de l'OLP (p. 36), ou encore avoir été un «troupier aveugle de la phalange planificatrice» (p. 71) qui réclamait à cor et à cri, dans les années soixante, la réforme accélérée du système scolaire et du régime pédagogique. Aujourd'hui, quelque vingt-cinq années plus tard, il mesure la naïveté de pareilles attitudes et les conséquences désastreuses qu'elles ont souvent entraînées. Mais, surtout, en mûrissant, Courtemanche s'est humanisé. Comme beaucoup de mâles québécois de sa génération, il a eu à apprendre sur le tard la valeur de la tendresse. Il a compris alors que «si on est incapable de se pencher avec générosité et curiosité sur la vie de nos proches, l'on est bien présomptueux de prétendre analyser l'âme d'une société» (p. 43). C'est ce qui fait que pour lui, l'exercice du journalisme s'est progressivement transformé en prenant, à travers chaque reportage, le visage de ceux qu'il aime. C'est vers les êtres, plutôt que sur la chose journalistique elle-même, que se porte maintenant sa passion.

Courtemanche est un être passionné de justice, qui cherche en tout à déceler la vérité et à faire la part des choses. Homme de passion, mais de passion disciplinée, soucieux de trouver le juste milieu (qui n'est pas pour autant faiblesse ou médiocrité) et à faire contrepoids aux nombreux excès qui sont la rançon de tout parti pris, il possède un esprit capable de subtilité, et une pensée bien articulée qu'il énonce dans une langue simple, claire et directe. Plusieurs de ses phrases pourraient, telles quelles, être transformées en aphorismes ou en maximes. Et il a, indéniablement, le sens de la formule percutante (par exemple, les «enseignants idiots-visuels», p. 25).

Livre «ponctuel», *Douces Colères* n'est probablement pas l'un de ces livres, tel *Les Insolences du frère Untel*, dont on parlera encore dans vingt ans comme d'un livre-clef, une borne sur le chemin dans lequel est engagée une société. Mais combien de livres atteignent jamais à pareille consécration? Il n'en reste pas moins que l'on sent, d'une couverture à l'autre du livre de Gil Courtemanche, la présence d'un être sympathique et chaleureux en compagnie duquel on a plaisir à cheminer. On aimerait avoir cet homme pour ami. □

Vient de paraître

L'histoire des idées au Québec 1760-1960: bibliographie des études, par Yvan Lamonde. – Montréal, BNQ, 1989. 168 p., ill. 15 $
ISBN 2-551-12140-X

Oeuvre d'un bibliographe et historien, cette bibliographie sélective (centrée sur les études essentielles) couvre l'histoire des idées au Québec. L'approche est «chrono-logique» et la table des matières représente d'ailleurs «une conceptualisation de la trajectoire intellectuelle du Québec francophone, de la Conquête à la Révolution tranquille».

Pour fins de commande, faire parvenir un chèque ou un mandat-poste au nom de la Bibliothèque nationale du Québec à l'adresse suivante:

Secteur des publications
1700, rue Saint-Denis
Montréal (Québec)
H2X 3K6

pour une corporation vous mieux servir

Bibliothèque nationale du Québec